

Les Gaulois émigraient en masses des villages et des champs, traînant avec eux-mêmes, leurs femmes et leurs enfants, tout ce qu'ils pouvaient porter et pousser ; ils se dirigeaient vers le mont Olympe pour s'y retrancher, protégés par leurs armes et par le site (...) les **Tolostoboges** avaient occupé le mont Olympe ; les **Tectosages** s'étaient séparés d'eux pour gagner une autre montagne, appelée Magaba ; les **Trocmes** avaient confié femmes et enfants aux Tectosages et décidé, avec les hommes armés, de porter secours aux Tolostoboges. A ce moment, les roitelets des trois peuples s'appelaient **Orgiago, Combolomarus et Gaudotus** ; ils avaient adopté cette stratégie surtout parce qu'ils pensaient, en tenant les sommets les plus élevés de cette région et en y apportant de quoi subsister aussi longtemps qu'il faudrait, pouvoir fatiguer et dégoûter l'ennemi : celui-ci n'oserait pas approcher en traversant des endroits aussi escarpés et accidentés ; s'il essayait, une troupe réduite suffirait à l'arrêter ou à le troubler ; enfin, il ne supporterait pas, s'il s'installait au pied de ces montagnes glaciales, le froid et le manque d'aliments. Bien que l'altitude même du lieu les protégeât, les Gaulois entourèrent les sommets sur lesquels ils s'étaient installés d'un fossé et d'autres retranchements. (...) Les Gaulois, sûrs que leurs flancs sont tous deux inaccessibles, envoient quelque 4 000 hommes vers le sud pour occuper une colline qui domine le chemin, à moins d'un mille du camp, et en bloquer l'accès par les armes (...).

Le combat s'engage de loin avec les armes de jet ; il est d'abord égal, car les Gaulois sont avantagés par le terrain et les Romains par l'abondance et la variété des projectiles ; mais à mesure que le combat avance, l'égalité cesse : leurs boucliers longs, mais trop étroits pour leur stature, et plats de surcroît, couvraient mal les Gaulois ; ils n'eurent bientôt plus d'armes à part leurs épées, qui ne servaient à rien puisque l'ennemi n'engageait pas le corps à corps ; ils lançaient des pierres (...) sans ajuster ni appuyer le tir, faute d'habitude ; frappés de toutes parts, à l'improviste, de flèches, de balles et de javelots, ils ne savaient que faire, aveuglés par la colère et la peur, et pris au dépourvu par un genre de combat auquel ils sont inaptes. Car si, dans le combat rapproché où l'on reçoit et inflige tour à tour des blessures, la rage les rend courageux, au contraire, quand ils ne peuvent se ruer nulle part dans un assaut aveugle, telles des bêtes transpercées, ils se jettent au hasard contre les leurs. Comme ils combattent nus et que leur peau est grasse et blanche, puisqu'ils ne se déshabillent que pour combattre, leurs blessures étaient mises à nu : ainsi la masse des chairs lassait couler plus de sang, les plaies béantes étaient plus affreuses et la blancheur du corps était plus souillée par le sang noir. Mais les plaies ouvertes ne les émeuvent guère : parfois, quand la blessure est large plus que profonde, ils arrachent la peau autour, pensant augmenter leur gloire. Mais quand une pointe de flèche ou une balle de fronde a pénétré dans la chair et la brûle, sous l'aspect d'une petite blessure, et qu'ils cherchent à arracher ce projectile qui ne vient pas, la honte et la rage les prennent d'être victimes d'un si minuscule adversaire, et ils se couchent à terre, si bien qu'alors ils gisaient épars ; d'autres se ruaient sur l'ennemi et étaient frappés de toutes parts ; et s'ils arrivaient au contact, l'épée des vélites les transperçait ; ce soldat est armé d'un bouclier de trois pieds, porte du côté droit des javelots qu'il lance de loin, et à la ceinture d'un glaive espagnol ; s'il faut combattre au corps à corps, il fait passer les javelots dans la main gauche et tire l'épée. Il restait peu de Gaulois vivants : quand ils se virent battus par l'infanterie légère et menacés par les enseignes des légions, ils fuirent en désordre, rejoignirent le camp déjà rempli de terreur et de panique, comme tout endroit où sont mélangés femmes, enfants et toute la foule des gens inaptes à la guerre. Abandonnées par la

déroute des ennemis, les collines accueillirent les Romains vainqueurs.

☒ (...) Les Gaulois, craignant que leurs retranchements ne leur offrissent une protection insuffisante, s'étaient rangés en armes devant la palissade ; ils furent alors écrasés sous les projectiles de toutes espèces ; plus ils étaient nombreux et serrés, moins les tirs manquaient les cibles : en un instant ils sont contraints à rentrer, ne laissant que devant les portes des gardes solides. La foule repoussée dans le camp reçut une grande quantité de projectiles, et les cris mêlés de gémissements des femmes et des enfants révélaient le grand nombre des blessés. Contre ceux qui gardaient les portes, les éléments avancés des légions lancèrent leurs javelots ; ceux-ci ne les blessaient pas, mais les boucliers étaient traversés et fixés les uns aux autres. Les Gaulois ne soutinrent pas plus longtemps l'assaut romain.

Les portes étaient forcées ; sans attendre l'irruption des vainqueurs, les Gaulois s'enfuirent du camp dans toutes les directions (...).

Tite-Live (-59 +17)



Tite-Live
-59 - 17

*Fils d'une riche famille, il fait d'abord des études de rhétorique qui l'amènent à s'installer à Rome. Mais il se consacre finalement aux lettres. Malgré ses convictions républicaines, il est très proche d'Auguste qu'il va d'ailleurs aider dans son entreprise de réhabilitation de la grandeur de Rome. En effet, s'il est historien, sa discipline est pour lui un genre littéraire qui doit édifier et idéaliser le passé du monde romain et les vertus du peuple. Dans ses cent quarante-deux livres que composent son **Histoire de Rome**, dont seuls des fragments nous sont parvenus, Tite-Live offre une fresque moralisatrice et oratoire dont Auguste se servit pour asseoir son pouvoir et renforcer l'unité nationale.⁷*

Histoire romaine, XXXVIII, 18-23

Traduction de Richard Adam

Paris, Les Belles Lettres, 1982